

LE ROCK 'N' ROLL EST-IL DÉJÀ CONDAMNÉ A MORT ?

Les révolutions ont ceci de commun entre elles qu'on se demande inmanquablement, après coup, comment elles ont pu s'opérer. Dans le cas du Rock 'n' Roll, bien que partout de par le monde on ait assisté à des flambées spectaculaires, on a de plus en plus l'impression qu'il s'agissait tout au plus d'une émeute, voire même d'une échauffourée. Le Rock, quoique encore défendu avec quelque vigilance, est moribond. En quelques mois, la génération qui a fait frémir la planète par ses explosions de trémoussements frénétiques a troqué ses culottes courtes pour des pantalons. On a toujours tort de confier aux adolescents une tâche de longue haleine. Quoi qu'il en soit, le halètement du Rock a d'autres causes.



Bing Crosby et Frank Sinatra, mettant au point leur duo pour « Night Society » : les jeunes veulent des spectacles plus « choc ».



Un quintette qui a pris une étiquette ne laissant aucun doute sur la clientèle qu'il souhaite : les Teenagers. Sa gloire est jeune.



Elvis Presley, vedette du film « Loving You ». Il transposé à l'écran (mais timidement) les trémoussements qui ont fait sa renommée.

La déferlé sur le continent américain, puis sur l'Europe, avec une violence exaspérée qui a tout de suite pris l'allure d'une hystérie. Comme une espèce d'appel de la jungle, il foudroyait les danseurs : on a vu aux Etats-Unis, en Angleterre, au Danemark, en France même, des garçons et des filles les jambes tremblantes, les mains folles battant l'air, la bouche tordue en un rictus qui se voulait extatique. Les nerfs de milliers d'adolescents craquaient à la même seconde, provoquant des saccages mémorables : on n'imagine pas comme une rage subite et collective peut être dévastatrice. Dans combien de salles a-t-on vu tardu, brisé, arraché, cassé, piétiné tout ce qui était de bois, de taffetas, de fer même ? Les éphèbes les plus inoffensifs entraient brutalement dans des états de trances qui n'étaient pas sans rappeler (fâcheusement) les plus primitives cérémonies d'initiation.

De quoi s'agissait-il ? Mais tout simplement du Rock 'n' Roll. Quand cela se passait-il ? Mais il y a quelques mois à peine. Les sociologues interrogés ont brandi les scandales provoqués dans l'antique Athènes par Alcibiade, les hystéries populaires moyenâgeuses, les épouvantables extravagances commises par certaines tribus africaines : l'exemple venait de loin, le phénomène était le même ici et là. Venant après le be-bop, le swing, le rag-time, le Rock (disaient des musicologues gravement) est un rythme nouveau, plus brutal que ses prédécesseurs, essentiellement construit en tirant des instruments traditionnels des miaulements suraigus. Les sceptiques ne se privaient pas d'ajouter qu'il s'agissait surtout d'une forme obtarde du jazz, moins mélodieuse et moins fine que les autres, au rythme plus sauvage, caractérisé par une frénésie déplorable.

On s'est encore demandé s'il ne s'agissait pas d'un nouveau phénomène rural américain : on doit aux cow-boys et aux filles de fermes de l'Ouest les « hillbillies » et autres rythmes inoffensifs, mais populaires un peu partout. Pourquoi ne pas attribuer le Rock à ce folklore, pourquoi ne pas supposer qu'il a pris naissance sur les ondes des petites stations radio-phoniques du Far West ?

La vérité « historique » est tout autre. Musicalement parlant, le Rock n'est rien d'autre qu'un mélange du blues nègre et du bop moderne. Mais il n'entre rien dans sa composition qui puisse permettre de supposer que le jazz s'est enrichi d'un chapitre nouveau. Peut-être même ne s'agit-il que d'un dérivé du jazz, un ersatz lancé à grand renfort de bluff et de publicité. L'avenir se chargera de prendre une décision sans appel. Pour nous, le Rock est né avec l'apparition sur les écrans de « Graine de violence » où l'on voyait Glenn Ford faire son possible pour empêcher ses élèves de s'entretuer et de mettre à mal leur jolie maîtresse. Le thème musical du film était « Rock Around the Clock ». Il avait la cadence précipitée, exaspérée, frénétique qui convenait. La température s'en trouvait surchauffée et « Graine de violence » gagnait en intensité dramatique. Les séquences capiteuses, sensuelles et désespérées s'en trouvaient vigoureusement soulignées.

L'ART D'ELVIS ? ATTENTAT A LA PUDEUR...

A la même époque, les éditeurs de musique américains imposaient à coups d'affiches, de slogans sans cesse répétés, un grand jeune homme potelé aux cheveux longs et aux déhanchements insolites : Elvis Presley. Contre toute attente, le premier disque de l'inconnu était vendu à 7 000 exemplaires en une seule semaine. Et c'était le départ foudroyant, fantastique. Trois ans plus tard, chiffre en main, on en mesure l'importance : Elvis dépasse actuellement les 5 millions (en dollars, s'il vous plaît) de cachets, honnêtement gagnés à exercer son « art ». On a vendu quelque 14 millions d'exemplaires du disque « Don't be Cruel » : les 5 premiers millions s'étaient arrachés en moins de deux heures. Il faut dire que le bel Elvis a un tel sens du rythme, une telle fureur lorsqu'il s'accompagne à la guitare que les cordes les plus résistantes se brisent plusieurs fois au cours d'un même récital ou d'une même émission. De plus, Elvis chante agréablement avec un dosage étudié de vulgarité, de mimiques équivoques, de déhanchements du bassin qui font de son



Au piano, Elvis perd 50 % de ses pouvoirs de fascination. Mais on ne le montre pas ainsi, il fait ici les records de son du film « King Creole », avant l'armée...

tour de chant quelque chose qui relève purement et simplement de l'attentat à la pudeur. Le cheveu nuisant de brillantine, l'œil torve, la jambe gauche et le bassin secoués, la guitare pétrie, fouaillée, massacrée avec une démesure inimitable : voilà tout d'Elvis Presley. Avec ça, il est devenu l'idole des éphèbes américains, l'Alcibiade et l'Arétin à la fois de sa génération.

LES « SUCCURSALES » FLEURISSENT

La réussite d'Elvis, trop percutante, a un dangereux revers : devenu symbole et idéal, Elvis ne peut satisfaire tous ses « fans » et amateurs. Travaillerait-il vingt-quatre heures sur vingt-quatre qu'on en demanderait encore. Le Rock 'n' Roll, c'est lui. Aussi a-t-il bien fallu qu'il ait ses « succursales » : les imitateurs ont été encouragés. Ils ont en général moins de vingt et un ans, s'accompagnent sans génie mais sans mala-

dresse. On les a choisis longs comme Elvis, chevelus comme lui, on leur a demandé d'avoir (tout de même) une certaine éloquence vocale. Et ils sont partis à l'assaut du public, qui a fini par se laisser convaincre.

En 1957, 40 des 60 disques best-sellers aux U.S.A. étaient consacrés au Rock. Pour 1958, le « hit parade » américain révèle que 19 de ses 25 premiers disques sont encore du Rock. La clientèle féminine a adopté, après Elvis, Ricky Nelson, Jimmie Rodgers, Tommy Sands. On a même vu noître trios et quartets qui entendent perpétuer la tradition pourtant bégayante du Rock. Les Silhouets, les Diamonds, les Royal Teens n'ont pas encore conquis une audience très vaste.

On pourrait donc croire que le Rock l'aux U.S.A. du moins a une belle santé. Par malheur, il présente des symptômes assez alarmants. D'abord, en même temps que Presley (et même avant lui) se place, pour ce qui est de la faveur du public, l'intact Frank Sinatra. Perry Como, Pat Boone, Patti

Page ne sont pas loin derrière. L'ocidulé Bing Crosby, lui-même, qui a pourtant publiquement raillé la vogue et le mythe du Rock, n'a pas connu de désertion dans les rangs de ses fans. Mais il y a beaucoup plus grave.

LES FRANÇAIS N'ONT PAS LE SENS DU RYTHME

Les manifestations d'enthousiasme en faveur du Rock se sont rarifiées. On a d'abord dit : « Les jeunes qui ont entre seize et dix-neuf ans sont volages. Ils cherchent de nouvelles idoles, ils reviendront au rythme qu'ils ont si bruyamment établi. » Et on s'est aperçu que le danger venait... de l'armée américaine. Cette dernière, ignorant délibérément l'appétit de la jeunesse pour le Rock, a mobilisé Elvis Presley. Et des millions de « teen agers » et de « bobby-soxers » sont venus pendant dix-huit mois, ils seront sévères de la passion sexuelle avec laquelle l'idole miaulait ses suc-

cès. Le coup est rude. La cote d'Elvis a baissé, en même temps qu'on lui coupait les mèches et qu'on lui sectionnait le profil avec une casquette galonnée. Lui, rongé son frein, fait consciencieusement son métier (devenu assez morne) et ne casse que moralement sa guitare... sur la tête ses supérieurs peu compréhensifs.

Le Rock avait le tempérament assez rauque et pleurnichard pour qu'il ne soit pas nécessaire de verser (encore) des larmes sur lui. L'acte de décès n'est pas officiellement notifié, mais le seul fait qu'on en parle au passé constitue presque une preuve de sa déchéance. Le Rock a trop lié son sort à celui d'Elvis : l'armée américaine en mettant l'un sous le boisseau aura précipité l'étouffement de l'autre. Tout de même : il fallait que le Rock n'ait pas beaucoup de santé pour se survivre à la manière des gigues bretonnes. En ce qui nous concerne, nous Français, il est bien connu (dixit America) que nous n'avons ni le goût, ni le sens du rythme. Alors...

Sol Mineo, dans « Rock Pretty Baby », entraîne Luana Patten avec ferveur dans une danse assurément pas très orthodoxe...

Tommy Sands a le débilité et la voix qui conviennent pour imiter dangereusement Elvis.

Pat Boone, à peine sorti de l'Université, a gravi rapidement les échelons de la gloire.

Jerry Lewis, lui, n'a fait que concurrencer le rock 'n' roll.

